

de l'éducation, ni des maîtres, ni des administrateurs, mais du fond seul de la nature humaine qui, malgré tous les soins et les précautions a toujours son faible et sa malice.

Chez nos voisins, l'opinion publique commence à être en faveur de Davis et ne craint plus d'exprimer l'indignation qui s'empare de tous les hommes honnêtes et bien pensant, à la vue de la cruauté exercée envers l'ex-président du Sud. Un correspondant du Herald de New-York n'hésite pas à faire connaître la vérité au sujet de l'auguste prisonnier, en termes les plus énergiques. Nous ne saurions mieux faire connaître à nos lecteurs les choses sous leur vrai jour, qu'en leur donnant l'extrait suivant :

« D'après des sources sûres, je puis vous donner l'assurance que la santé de Jefferson Davis décline lentement mais sûrement, par suite de son emprisonnement prolongé. Il passe toutes les heures du jour sur l'embrasement de sa casemate, morne, silencieux, lugubre. On ne le laisse pas seul un moment. Pas un moment ne s'écoule sans qu'il soit sous l'œil vigilant de soldats armés jusqu'aux dents. Comment s'étonner qu'il soit de plus en plus amaigri, que ses joues se creusent profondément, que ses yeux deviennent caves, que ses cheveux blanchissent de plus en plus ! Il n'a plus ni santé ni espérance, et *la fin n'est pas loin*. On m'a encore assuré aujourd'hui que, si le régime actuel continue, Davis ne durera pas plus de six semaines.

Ces horribles détails commencent par navrer, ils finissent par indigner. Comment ! un homme est emprisonné dans une bastille, assassiné à petit feu ; un homme qu'on a jamais osé insulter alors qu'il avait la force, un homme avec lequel on a échangé des prisonniers, conclu des trêves ; un homme que respecte tout le monde civilisé, qui n'a fait que suivre à la lettre le principe même sur lequel repose l'indépendance des Etats-Unis, qui aurait été coupable s'il n'avait accepté le mandat que lui ont imposé cinq millions de ses concitoyens, et s'il n'avait appliqué toute son intelligence et son énergie à faire triompher leur cause ! Un vaincu, un homme désarmé, calomnié, sans défenseurs, sans espérance ; tout lui manque à la fois ; ses amis qui sont proscrits ou qui le seraient, s'ils lui restaient fidèles ; sa famille qu'on lui a arrachée, qu'on laisse végéter dans le dernier besoin ; ses ennemis mêmes desquels il avait attendu de la magnanimité, et chez lesquels il ne rencontre que haine étroite, vengeance mesquine et colère aveugle. Cet homme, ce prisonnier est le type le plus complet de l'infortune dont l'histoire fasse mention. Il meurt lentement *mais sûrement*, on lui refuse le bénéfice de toutes les garanties dont jouissent le plus infâme parricide, le plus vil larron ; et dans ce grand pays, pas une voix n'ose se lever pour protester ! Pas un cri d'indignation ! Pas un élan de la conscience révoltée ! Pas même des paroles de pitié pour cette grande victime du malheur !

Pauvre Davis ! Dans son innocence, il avait compté sur la grandeur d'âme des vainqueurs ; après avoir attendu jusqu'à la dernière heure, prosterné dans une église de Richmond, le terrible arrêt de sa destinée,

il s'était fié à la générosité du triomphateur. Il avait cru dans la simplicité de son âme, que le temps n'était plus où les victorieux faisaient périr leur adversaire parce qu'il avait longtemps résisté. Il croyait qu'on le laisserait chercher dans l'exil le repos douloureux de l'homme qui a vu échouer ses plus grandes conceptions. Il voyageait à petites journées, presque sans escorte, sans se douter que la calomnie, la haine et la vengeance le poursuivaient sans trêve ni relâche, et que sa vie gênait ses vainqueurs, comme celle d'Annibal fugitif gênait les romains. Terrible a dû être son reveil, et bien amères doivent être les pensées qui l'assiégeaient au milieu de ses tortures, au fort de Monroe !

Le prisonnier n'a pas le droit de connaître les calomnies à son adresse pour les refuter, les accusations pour les repousser. Il serait mal aussi qu'il eût des nouvelles de sa famille, de sa femme, de ses enfants ; il ne lui est permis ni de leur écrire, ni d'en recevoir des lettres.

Il a perdu un de ses yeux et une affection sympathique s'est déclarée à l'œil qui lui reste.

Pour le consoler, on s'est empressé de lui apprendre que Payne et madame Surratt avaient été pendus et on a courtoisement ajouté que les gibets demeuraient en permanence à Washington. Il faut que la vengeance soit un plaisir bien doux, pour que MM. Johnson et Stanton l'exercent à un si haut point.

Comme nous l'avions prévu dans une *Quinzaine* précédente, les nègres sont déjà un danger pour une partie des Etats-Unis. D'abord, tous, hommes, femmes, et enfants veulent profiter de la liberté qui leur est accordée, tous abandonnent leurs maîtres, ou bien ceux qui demeurent sur les plantations refusent de travailler.

En vain les généraux envoyés dans l'intérieur, à la vue du danger imminent qui menace la société entière, ont-ils lancé les ordres les plus sévères pour les maintenir au travail. On se moque de ces ordres, et pour les faire observer il faudrait placer des escouades de soldats sur chaque habitation, ce qui serait ruineux pour l'état. Le Nord, après avoir vaincu le Sud au prix de tant d'hommes et de tant de millions de dollars, devra-t-il encore entretenir une armée de 500,000 hommes, pour contenir par la terreur de la baïonnette quatre millions de noirs ? Il faut cependant un remède prompt et énergique.

Ah ! si le Nord pouvait enfin comprendre que dans son intérêt ainsi que dans celui des nègres mêmes, il doit laisser aux Etats respectifs le droit de contrôler les relations entre les patrons et les employés, à quelque race qu'ils appartiennent, ce serait sans doute un grand point de gagné. Si l'opinion publique pouvait avoir assez d'influence sur la majorité du Congrès pour y faire respecter ce principe fondamental des institutions américaines !

Le général Sherman a dernièrement prononcé à Cincinnati un discours qui nous paraît être l'expression de l'opinion de la majorité des sujets américains. Il est tout en faveur de la paix, et d'une paix prolongée.

« Que la paix et l'harmonie, dit-il, soient avec nous